

CHAPITRE XI.

Ranchos et rancheros. — Une *recogida*. — Le lazo. — Haciendas. — Le *Bato*. — Souvenirs de la guerre de l'indépendance. — Mina et M. de Raousset-Boulbon.

27 janvier. — D'après le conseil de don Blas, j'avais modifié mon itinéraire ; au lieu de prendre la route du nord par San-Juan, Lagos, Leon et Silao, quatre étapes, je pris celle du sud qui devait me conduire à cette dernière ville en deux jours seulement, par les pueblos del Rincon. Cette économie de temps me permettait de faire halte à Guanajuato, que je désirais voir.

Cette traverse est peu fréquentée ; çà et là on rencontre un bout de chemin tracé, mais le plus souvent on voyage à travers champs. Quelques maisons me guident d'abord dans l'obscurité, puis je perds la piste après avoir passé une petite rivière à gué. Au point du jour, je me décide à frapper à la porte d'une habitation de pauvre apparence, isolée à l'entrée d'une jolie vallée. Un homme se lève à moitié endormi et, frissonnant sous son sarape, il vient, *motu proprio*, me conduire à un kilomètre environ ; là, il me donne quelques renseignements bienveillants en me désignant divers points de repère sur le flanc des montagnes opposées, et, me saluant d'un sincère *Vaya usted con Dios!* (que Dieu vous accompagne !), il s'en va sans attendre ni réclamer une récompense qu'il ne perdit pas pour cela. Après avoir gravi une côte pelée, je m'engageai bientôt dans un pays accidenté, rocailleux, sec et désert, morne paysage où quelques rares plantes grasses révélaient seules la vie de la nature, où de loin en loin un fragment de muraille en pierres sèches rappelait seul le passage de l'homme.

Pendant plusieurs heures je ne rencontrai pas une âme, et voyageai un peu au son du nez. Je fus enfin rejoint par un cavalier, *vaquero*, dans un rancho voisin, qui mit sa bête à l'allure de la mienne, afin de pouvoir causer avec moi. Les *vaqueros* préposés au soin et à la garde des troupeaux sont des centaures indépendants, hardis et adroits, qu'une vie aventureuse préserve de l'abrutissement, en dépit d'une ignorance prodigieuse. Celui-ci commence par me questionner, comme le capitaine Antillon, sur la géographie. Le Mexicain est porté à admirer beaucoup celui qui a parcouru le monde ; *andar mucha tierra* est un bonheur qu'il envie toujours et pour cause, car, sans avoir lu la Fontaine, il paraît convaincu que l'alouette elle-même doit apprendre quelque chose en voyageant. Or il veut apprendre. Son ignorance sur les notions élémentaires du planisphère lui pèse, et plus d'un m'a dit naïvement en la constatant : « *Somos muy brutos!* avec un accent qui me touchait. — Brutes, non, répondais-je, mais ignorants. — C'est vrai, mais pourquoi? » Grave question qui nous conduisait en pleine politique. — « C'est affaire à votre clergé, à vos chefs. Pourquoi n'êtes-vous pas libres? — Voilà bien le mal! » Aussi comprennent-ils que l'ignorance a été leur pierre d'achoppement, et ils ont soif de savoir. Savoir et liberté sont termes corrélatifs. C'est cet instinct salutaire qui, en se développant, a fait la force du parti libéral dans les dernières luttes ; il lui a permis de museler le fanatisme lui-même par l'appât de l'instruction offert au peuple. Aux yeux de ce peuple, la haine contre l'Espagne résumait autrefois tous les ressentiments du passé ; depuis, cette haine, sans s'amoinrir, s'est étendue jusqu'à un parti qui a maintenu sciemment et volontairement les vieux errements espagnols, et qui a dû périr par où il avait péché.

Tel fut le sens de l'entretien que j'eus avec mon ami

le vaquero ; il se prolongea jusqu'au rancho de Godornices, où nous nous rendions tous deux. Nous traversons de beaux plateaux onduleux, fertiles et verdoyants, malgré la sécheresse. Ces terrains sont consacrés au pâturage, car les bestiaux sont la principale richesse des propriétaires du canton. Des *presas* fournissent pendant l'été de l'eau aux animaux, que la soif décimerait infailliblement sans cela. On appelle *presa* un étang formé au moyen d'une chaussée élevée au pied d'une ravine, dans un pli de terrain humide, et retenant les eaux qui s'y amassent durant la saison pluvieuse. J'en rencontrai plusieurs sur le revers du plateau.

Il y avait grande affluence et grand mouvement à Godornices ; trois ou quatre cents cavaliers, *rancheros* du voisinage, étaient rassemblés pour une *recogida*. Tous les troupeaux de Godornices étaient enfermés dans un corral afin d'y être triés. Libres dans des savanes immenses où nulle démarcation ne les arrête, les bestiaux se rencontrent forcément dans leurs pérégrinations capricieuses à la recherche de leur nourriture. Les animaux d'un rancho ou d'une hacienda restent réunis d'ordinaire, soit esprit de famille, soit esprit de corps ; chaque troupeau a sa *querencia*, son pâturage préféré ; mais il y a souvent confusion autour de la même *presa*, sur le bord du même ruisseau ou sur la même pelouse, et il y a toujours des défections amenées tantôt par l'amour, tantôt par la fantaisie ou l'indifférence. Il est donc nécessaire, pour éviter toute fâcheuse discussion d'intérêt entre propriétaires, que chacun prenne le soin d'éliminer de temps en temps de son troupeau les animaux qui ne lui appartiennent pas. Ce triage se fait au moins une fois par an sur chaque domaine, rancho ou hacienda ; celui des chevaux se fait un autre jour.

Reconnaître un animal au milieu de plusieurs milliers serait chose impraticable si chacun ne portait sur la

croupe, comme les chevaux d'escadron, la marque du maître imprimée au fer chaud. Cette habitude, indispensable dans de pareilles conditions et sans importance en ce qui concerne les bêtes à cornes, est regrettable quant aux chevaux ; non-seulement ils emportent au marché la marque originelle ; mais, en changeant de maître, ils voient s'accumuler sur leur flanc ces cicatrices disgracieuses. Dans ce pays où l'on se sert peu de l'écriture, la marque est le meilleur titre de propriété que l'on connaisse. Aussi chaque année y a-t-il sur chaque domaine un *herradero*, c'est-à-dire une *recogida* à la suite de laquelle on sépare les *novillos*, les jeunes animaux, on les compte et on les marque au fer, *hierro*, d'où *herradero*.

Les jours de *recogidas* sont de véritables fêtes pour ces hommes ; c'est un prétexte à réunion, chacun arrive monté sur son meilleur coursier avec le désir de donner carrière à son audace et de signaler son adresse, l'émulation surexcite ce désir, les prouesses grisent, on s'entraîne, on s'échauffe ; c'est la *fantasia* des Arabes. Chacun aussi a revêtu ses habits de gala : vestes et calzoneras de velours, de cuir ou de peau de daim, couverte des broderies, de boutons, de passementeries et d'aiguillettes de métal, écharpes de soie, toquillas merveilleuses. La calzonera ouverte laisse voir des calzones blancs richement brodés souvent. La jambe est entourée de la *bota vaquera*, pièce de cuir soigneusement estampée que retient au-dessus du mollet un cordon de passementerie ; le manche du couteau fixé dans la botte droite se présente à la hauteur du genou.

Dans le corral, le troupeau se masse avec une énergie qui tient de la démence. Veaux, vaches, bœufs et taureaux se pressent, se poussent, chevauchent les uns sur les autres ; toutes les têtes se dirigent vers le centre, tous les efforts tendent à y arriver pour éviter les menaces

le vaquero ; il se prolongea jusqu'au rancho de Godornices, où nous nous rendions tous deux. Nous traversons de beaux plateaux onduleux, fertiles et verdoyants, malgré la sécheresse. Ces terrains sont consacrés au pâturage, car les bestiaux sont la principale richesse des propriétaires du canton. Des *presas* fournissent pendant l'été de l'eau aux animaux, que la soif décimerait infailliblement sans cela. On appelle *presa* un étang formé au moyen d'une chaussée élevée au pied d'une ravine, dans un pli de terrain humide, et retenant les eaux qui s'y amassent durant la saison pluvieuse. J'en rencontrai plusieurs sur le revers du plateau.

Il y avait grande affluence et grand mouvement à Godornices ; trois ou quatre cents cavaliers, rancheros du voisinage, étaient assemblés pour une *recogida*. Tous les troupeaux de Godornices étaient enfermés dans un corral afin d'y être triés. Libres dans des savanes immenses où nulle démarcation ne les arrête, les bestiaux se rencontrent forcément dans leurs pérégrinations capricieuses à la recherche de leur nourriture. Les animaux d'un rancho ou d'une hacienda restent réunis d'ordinaire, soit esprit de famille, soit esprit de corps ; chaque troupeau a sa *querencia*, son pâturage préféré ; mais il y a souvent confusion autour de la même *presa*, sur le bord du même ruisseau ou sur la même pelouse, et il y a toujours des défections amenées tantôt par l'amour, tantôt par la fantaisie ou l'indifférence. Il est donc nécessaire, pour éviter toute fâcheuse discussion d'intérêt entre propriétaires, que chacun prenne le soin d'éliminer de temps en temps de son troupeau les animaux qui ne lui appartiennent pas. Ce triage se fait au moins une fois par an sur chaque domaine, rancho ou hacienda ; celui des chevaux se fait un autre jour.

Reconnaître un animal au milieu de plusieurs milliers serait chose impraticable si chacun ne portait sur la

croupe, comme les chevaux d'escadron, la marque du maître imprimée au fer chaud. Cette habitude, indispensable dans de pareilles conditions et sans importance en ce qui concerne les bêtes à cornes, est regrettable quant aux chevaux ; non-seulement ils emportent au marché la marque originelle ; mais, en changeant de maître, ils voient s'accumuler sur leur flanc ces cicatrices disgracieuses. Dans ce pays où l'on se sert peu de l'écriture, la marque est le meilleur titre de propriété que l'on connaisse. Aussi chaque année y a-t-il sur chaque domaine un *herradero*, c'est-à-dire une *recogida* à la suite de laquelle on sépare les *novillos*, les jeunes animaux, on les compte et on les marque au fer, *hierro*, d'où *herradero*.

Les jours de *recogidas* sont de véritables fêtes pour ces hommes ; c'est un prétexte à réunion, chacun arrive monté sur son meilleur coursier avec le désir de donner carrière à son audace et de signaler son adresse, l'émulation surexcite ce désir, les prouesses grisent, on s'entraîne, on s'échauffe ; c'est la *fantasia* des Arabes. Chacun aussi a revêtu ses habits de gala : vestes et calzoneras de velours, de cuir ou de peau de daim, couverte des broderies, de boutons, de passementeries et d'aiguillettes de métal, écharpes de soie, toquillas merveilleuses. La calzonera ouverte laisse voir des calzones blancs richement brodés souvent. La jambe est entourée de la *bota vaquera*, pièce de cuir soigneusement estampée que retient au-dessus du mollet un cordon de passementerie ; le manche du couteau fixé dans la botte droite se présente à la hauteur du genou.

Dans le corral, le troupeau se masse avec une énergie qui tient de la démence. Veaux, vaches, bœufs et taureaux se pressent, se poussent, chevauchent les uns sur les autres ; toutes les têtes se dirigent vers le centre, tous les efforts tendent à y arriver pour éviter les menaces

du lazo que les vaqueros font tourner au-dessus de leur tête en poussant de grands cris et tourbillonnant sur les bords de cette mer vivante, furieuse, dont les mouvements désordonnés font trembler le sol, dont les sourds mugissements émeuvent l'air. Dans cette mêlée indescriptible où l'œil inexpérimenté ne saurait discerner un animal, le vaquero sait découvrir la marque étrangère et son lazo va s'abattre sur l'intrus. Dès que celui-ci est lacé, les autres vaqueros cherchent à l'isoler et à le chasser du corral ; ils poussent alors au milieu du troupeau leurs montures hennissantes qui, agitées des mêmes passions que l'homme et partageant l'ivresse générale, bondissent, secouent leur crinière, mordent leur frein et le couvrent d'écume. Là se révèle la nécessité du harnais massif, de ces lourdes pièces de cuir qui protègent les flancs du cheval et les jambes du cavalier, de ces pesants étriers qui protègent son pied.

A la vue de ces hommes disparaissant au milieu de cette tempête de forces vitales, on se sent pris de vertige, d'enivrement, on est entraîné, on est jaloux de l'adresse merveilleuse qui soutient leur audace. Leur habileté à lancer le *lazo* est un sujet perpétuel d'admiration. Au milieu d'un inextricable fouillis de cornes entrelacées, le nœud coulant va quelquefois chercher à huit ou dix mètres celles de l'animal désigné ; la main qui le dirige est sûre, car l'homme a une telle confiance en lui qu'il n'est jamais préoccupé par la crainte de manquer. Le lazo a été son premier, son seul jouet et l'habitude lui en a rendu l'usage aussi naturel que celui de la main.

Le lazo, que l'on appelle aussi *reata*, est une tresse ronde de quinze à dix-huit millimètres de diamètre environ sur une longueur de dix à douze mètres, en cuir cru dans la Terre froide, en crin dans la Terre chaude, terminée par un anneau d'épaisseur qui permet de former

le nœud coulant. Cet engin peut, entre des mains exercées, devenir une arme de guerre redoutable, et les Espagnols en firent une dure expérience pendant l'insurrection. Les *guerilleros* de l'indépendance s'en servaient contre eux avec succès, et ceux du *Bajío* notamment, les aïeux des *rancheros* de Godornices, s'étaient rendus redoutables entre tous, sous les ordres d'Albino Garcia et de ses frères, par le parti qu'ils en tiraient.

Ces cavaliers intrépides, montés sur des chevaux rompus à tous ces exercices, arrivaient au galop devant les lignes espagnoles, choisissaient leur homme, un officier ordinairement, lui lançaient le nœud fatal, donnaient un tour de clef de l'autre extrémité du lazo au pommeau de la selle, et s'éloignaient à bride avalée entraînant la victime qui n'était bientôt qu'un cadavre défiguré. En face des pelotons détachés ils usaient d'un autre moyen. Les hommes les mieux montés se formaient par couples, chaque couple était muni d'une longue *reata* dont les extrémités étaient fixées aux pommeaux des deux selles ; arrivés devant le peloton, les cavaliers piquaient des deux et se séparaient comme pour tourner l'ennemi, l'un par la droite, l'autre par la gauche. La corde tendue balayait les malheureux fantassins. A la moindre résistance de leur part, un coup de couteau tranchait la *reata*, et un autre couple succédait immédiatement au précédent jusqu'à ce que le peloton fût en déroute. Alors le gros de la troupe fondait dessus avec la lance et le sabre et en avait bon marché.

Au milieu de cette foule équestre réunie à Godornices, j'espérai un moment pouvoir échanger mon cheval, dont je tenais toujours à me défaire. Les bons soins qu'il avait reçus à la posada del Refugio lui avaient rendu une partie de sa vigueur, mais il était toujours aussi irrégulier dans ses allures, n'avancait pas et s'épuisait en efforts dont je souffrais autant que lui. Malheureusement je ne

trouvai à traiter que moyennant *rivete*, c'est-à-dire en donnant du retour, ce qui n'était pas mon affaire, et je poursuivis ma route.

A quelques lieues de là se trouve l'hacienda del Comedero, où je me déterminai à faire halte pour laisser passer un accès de fièvre que je couvais depuis le matin. Un vieil Indien, qui fabriquait des chapeaux de paille, me donna asile sous son toit; c'était, avec de l'eau, tout ce qu'il pouvait m'offrir du reste. Je n'ai rien vu de plus misérable que l'intérieur de cette case meublée d'un *petate* et de quelques symboles religieux peints en rouge sur le mur.

Quelques autres cabanes non moins délabrées sont groupées autour de celle-ci. Là vivent les *peones* de l'hacienda dont les murs blancs se dressent à quelque distance. L'unique porte qui donne accès à cette demeure est fermée, le lieu semble désert; pas de verdure, pas d'ombrage aux alentours, c'est une solitude empreinte d'une morne tristesse. L'insolente hauteur de ces murailles de forteresse au pied desquelles végète le travailleur, l'absence d'ouvertures extérieures qui semble calculée pour éviter tout rapprochement entre lui et l'homme qui jouit de la vie à l'intérieur, tout rappelle à l'esprit le donjon féodal jetant l'ombre de ses créneaux altiers sur les huttes des serfs. Le *peon* mexicain est un serf, non de droit, mais de fait. L'*hacendero*, qui a sur lui droit de haute et basse justice, non content de lui octroyer des salaires insuffisants, s'adjuge encore le monopole du petit commerce qui lui fournit les choses les plus indispensables à la vie. Placé entre des besoins impérieux et des prix exorbitants, ce malheureux est conduit à dépasser, pour se procurer le strict nécessaire, la somme infime que lui rapporte un travail sans concurrence. Bientôt l'intermédiaire de l'argent devient inutile entre lui et son maître; il n'a plus à en toucher, ce n'est

plus lui qu'on paye, mais c'est lui qui paye en travail des avances en fournitures. Tel est le système infailible à l'aide duquel l'*hacendero* perpétue le servage d'un homme qu'il peut faire fouetter, emprisonner ou pendre aussi longtemps qu'il demeure à son service, et qui ne peut pas plus en sortir qu'il ne peut se soustraire à la misère par le travail.

L'hacienda est donc l'ancien domaine féodal quelque peu mitigé; c'est l'*estate*, le *country-seat* du seigneur qui exploite, opposé au rancho, le *farm-house*, habitation du cultivateur indépendant.

Aussi le *peon* ne ressemble-t-il en rien au *ranchero*. A peine vêtu, indolent, amoindri au moral comme au physique, haineux et rampant, il porte tous les stigmates de la servitude. C'est lui qui fournit des recrues aux bandes de voleurs qui battent l'estrade sur les grands chemins, lui qui alimente de *leperos* les faubourgs des villes. Cela s'explique: voué à la misère, il veut du moins en avoir les bénéfices, et renonce au travail improductif et à l'obéissance passive.

Le *ranchero* au contraire tient au sol qui lui appartient, en lui est la vitalité de ce pays, en lui l'avenir de ses institutions, de son autonomie, parce qu'il est franchement républicain et patriote. En lui on trouve de la virilité et un bon sentiment d'indépendance égalitaire opposé à la turbulence inquiète et souvent despotique, à l'instinct de licence du citoyen. C'est que le *ranchero* a échappé jusqu'à un certain point à l'influence cléricalle. Perdu au milieu de vastes solitudes, vivant dans l'abondance des biens de la terre, mais sans argent le plus souvent, il a été négligé par ce clergé avide qui préférerait les agglomérations d'hommes, vers lesquelles reflue l'argent et où le culte est d'un meilleur rapport. Grâce à cet abandon, l'homme des champs n'a pas été aveuglé par cette ferveur furieuse, cette foi de Louis XI, apanage de

la populace corrompue des villes. Il n'est pas couvert de scapulaires, de médailles et de reliquaires, comme le *lepero*, mais il n'a pas perdu comme lui le sens moral, il n'est pas comme lui mendiant, voleur, assassin. Loin de là, il exerce l'hospitalité, il est loyal, il a l'amour de la famille. Avec un peu d'instruction, cette rude et vigoureuse race campagnarde, qui ne demande qu'à perdre ses préjugés, constituera un tempérament nouveau à la nation mexicaine.

Au delà du Comedero, on traverse une région sauvage, inhabitée; la route serpente dans des gorges rocheuses. Mon serviteur se rapprocha peu à peu de moi, et, d'un air assez confit, finit par me faire remarquer que ces lieux répondaient admirablement à l'idée qu'on se fait d'un coupe-gorge : c'était justement ce que je pensais. Nous demeurâmes en conversation sur ce sujet, et je me fis raconter une foule d'histoires de voleurs dignes de faire suite à celle d'Ali-Baba. Miguel, qui avait une mule et quelques réaux à lui, et qui d'ailleurs portait, comme on l'a vu, le plus grand intérêt à ma bourse, me parut mépriser souverainement les *salteadores*, qu'il qualifiait de *mala gente*, mauvaise race.

Vers quatre heures de l'après-midi, j'arrivai sur le bord d'une falaise du haut de laquelle mes yeux émerveillés embrassèrent un splendide panorama. A mes pieds se trouvaient les pueblos del Rincon, entourés de verdure, au milieu de champs fertiles qu'arrosaient de nombreux canaux sur lesquels se penchaient de beaux arbres. Au delà s'étendait le *Bajío*, la terre de Gessen du Mexique. Malgré cette qualification de *pays bas*, ce riche plateau, de trente et quelques lieues de long sur huit à dix de large, est encore à la hauteur du sommet du Puy-de-Dôme. Il est borné par un horizon de montagnes aux contours larges, nues et fauves; la transparence de l'air faisait merveilleusement ressortir la har-

diesse de leurs cimes altières chaudement éclairées; la franchise avec laquelle s'accusaient certains détails qu'aurait estompés sans rémission l'atmosphère brumeuse de nos climats, trompant mon œil, je me fis tout d'abord, ici comme dans la vallée de Jalisco, une très-fausse appréciation des distances. Je ne sortis de cette erreur qu'en ramenant mes regards vers leur base, pour y chercher des villes dont l'existence était un fait avéré pour moi. Je vis quelques points noirs : Lagos, Leon, Silao, villes de trois à quatre mille âmes, avec de beaux édifices, de majestueuses cathédrales ! Alors je compris et me recueillis devant cette grande scène resplendissante de lumière et riche de souvenirs historiques. Je venais d'entrer dans l'état de Guanajuato, un de ceux où la Révolution a trouvé le plus d'aliments. En face de moi s'élèvent les Alpes aux entrailles d'argent qui enserrant Guanajuato, la ville minière par excellence. Derrière ce rideau se cache le pueblo de Dolores, berceau de l'indépendance, et San-Miguel-el-Grande, où le cri d'affranchissement trouva le premier écho. A ma gauche, Penjamo, le Valle de Santiago, Salvatierra et le fort de los Remedios. A ma droite, dans les montagnes aussi, Comanja et le fort de Sombrero, l'hacienda de la Tlachiquera et le rancho del Venadito. Pas un de ces lieux qui n'ait à raconter son histoire de sang glorieuse ou repoussante; les noms du curé Hidalgo, du padre Torres, du guerillero Albino Garcia, d'Iturbide, et surtout celui du fameux Mina, y sont attachés.

De toutes les figures curieuses que présente l'histoire de la guerre de l'indépendance au Mexique, aucune ne m'a frappé aussi vivement que celle de Mina, à cause de son étrange ressemblance avec M. de Raousset-Boulbon. Même brio, mêmes fautes, mêmes principes, même sort final. Comme M. de Raousset, Mina était arrivé au cri de : « Vive la République ! » avec le drapeau d'une monarchie à la poche; comme lui il eut la témérité d'en-

treprendre et manqua d'audace pour réussir; comme lui il était plutôt un partisan qu'un chef de parti : ce sont deux sosies.

Xavier Mina, neveu du fameux guerillero Espoz y Mina, quitta l'Espagne à la suite d'une infructueuse tentative d'insurrection en faveur de la Constitution, et vint débarquer le 15 avril 1817 à Soto-la-Marina, en Tamaulipas, à la tête d'une poignée d'aventuriers. Il se dirigea vers le Bajío, où la guerre semblait alors concentrée, mais, malgré quelques victoires, il ne put relever le moral des créoles momentanément abattu. Fugitif après la prise du fort de los Remedios par les Espagnols, trahi par un moine, il fut pris dans la nuit du 26 au 27 octobre au rancho del Venadito, et fusillé le 11 novembre, à l'âge de vingt-huit ans, sous les murs de los Remedios.

On a beaucoup reproché aux Mexicains de n'avoir pas secondé Mina; il est bon de dire pour leur excuse que celui-ci avait bien mal choisi son moment. Il y avait épuisement dans le parti national à la suite de longs et puissants efforts. Ensuite Mina ne sut pas conquérir par sa franchise une confiance que son seul titre d'Espagnol devait glacer d'abord. Les chefs manquaient, Mina se présenta, mais se présenta mal. On apprit bientôt qu'il ne venait pas combattre en faveur de l'indépendance mexicaine, mais continuer au Mexique la guerre d'opposition constitutionnelle qu'il avait commencée en Espagne. Il venait attaquer l'absolutisme, non la domination espagnole. On raconte que, pendant le siège de Sombbrero, un officier espagnol du nom de Pazos profita d'une trêve pour s'approcher des remparts, et demanda à parler à Mina. Celui-ci sortit; ils causèrent un moment à distance et de manière à être entendus de la forteresse. Pazos chercha à rappeler Mina à des sentiments plus espagnols: « Vous devriez avoir honte, lui dit-il, de vous trouver dans les rangs de ces misérables insurgés et de défendre

une pareille cause! » A quoi Mina répondit qu'il n'était point venu au Mexique pour favoriser la révolte ni pour servir les intérêts de gens qu'il n'aimait *ni mucho, ni poco*, c'est-à-dire dont il se souciait peu; que son seul but était de mettre le gouvernement espagnol dans l'embarras (*estrecharlo*) en le privant, si faire se pouvait, des ressources qu'il recevait encore de Mexico, et, par là, de le forcer à rétablir la Constitution et les Cortès.

M. de Raousset, lui, écrivait à ses amis: « J'ai la conviction que mon œuvre, à moi, ne sera que le premier pas de la France vers l'occupation de ce magnifique pays... Avec 20 000 hommes, je me charge de maintenir ces populations dans une obéissance passive, *alors même qu'elles seraient hostiles*. » — M. de Raousset n'aimait pas plus le Mexique que Mina, — *ni mucho, ni poco*. — Il n'est pas étonnant que l'un n'ait pas trouvé plus de concours que l'autre, et que tous deux aient eu le même sort. Ce fut la couleur incertaine de leur drapeau, bien plus que leur qualité d'étranger, qui leur valut la méfiance d'autrui et les empêcha d'avoir, eux-mêmes, en leurs propres forces, la confiance qu'il faut pour oser diriger un grand mouvement. On n'est réellement fort, en politique comme dans la vie ordinaire, que lorsqu'on suit à visage découvert une voie droite, sans forfanterie ni hésitation, de telle sorte que toute parole qui tombe de votre bouche ait la valeur du fait et l'autorité du serment aux yeux de tous. Le mot de Barnave est toujours vrai: « On ne se fait aimer du peuple qu'avec de la bonne foi! »

Toutes les conversations que j'ai eues avec des hommes du peuple, au Mexique, ont pris le même tour, ont trahi le même esprit. Derrière des malédictions contre l'état de choses qui régnait alors, on retrouvait toujours: amour de la patrie, attachement à des institutions pleines d'avenir, sympathie et méfiance à la fois pour l'étranger.

Comment ne seraient-ils pas méfants? Jamais encore un étranger n'est venu s'immiscer à leur politique avec des vues loyales et le cœur sur la main. Le besoin de s'améliorer, la soif du savoir, les poussent vers l'étranger, un sentiment jaloux et fier d'indépendance, de nationalité, sentiment honorable, les en éloigne. Ils comprennent qu'on leur demande des intérêts trop usuraires pour des bienfaits qui devraient être désintéressés. Ils voudraient, comme tout le monde, être aimés un peu pour eux-mêmes, et celui qui les aimerait ainsi ferait certainement une magnifique spéculation.

CHAPITRE XII.

El Rincon. — Silao. — *Huevos y blanquillos*. — Marfil. — Guana-juato. — Don Vicente. — Hacienda de Dolores. — La mine de Rayas. — La Veta-Madre. — Les mineurs.

Une rampe sinueuse me conduisit dans la plaine. Je n'ai rien vu de plus frais et de plus riant que le premier pueblo où j'arrivai; l'eau courait dans les rues protégées par de beaux ombrages. Les cases des Indiens, en joncs ou en adobes, étaient entourées de jardins, dont les longues colonnettes du cactus *organo* (tuyau d'orgue) formaient la clôture. Chacun de ces jardins était une corbeille de fleurs et de fruits. J'arrivai sur la place et fis halte au meson, en face de l'église. Mais, dans ce paradis, je trouvai la population en alarme; des hommes étaient en vedette sur le clocher, d'autres faisaient l'exercice sur la place avec de mauvais fusils dont ils ne connaissaient pas l'usage, et qui étaient, du reste, hors d'usage. Une bande nombreuse de voleurs battait, disait-on,

le pays d'alentour, et l'on parut étonné de me voir arriver sans encombre.

Ce que je vis de plus curieux dans ce pueblo fut l'affiche suivante, peinte sur un grand mur, en lettres de cinquante centimètres de hauteur :

*Escuela nacional de niños
Religion, moral, civil y política!*

Ce prospectus d'éducation, ambitieux jusqu'à la bonhomie, montagne dont l'enfantelement perpétuel aboutissait à peine aux lumières de l'A, B, C, D, me fit songer invinciblement, je ne sais pourquoi, au pauvre commissaire de Belen, et je voulus m'imaginer qu'il était venu se réfugier là. Je reconnus, sur information immédiate, que mes suppositions étaient erronées.

De San-Miguel aux pueblos, je comptai douze lieues environ.

Le 28, je traversai la plaine pour me rendre à Silao; elle est coupée de canaux qui en entretiennent la fécondité. C'est dans ces districts privilégiés que le froment donne de 40 à 60 pour un; le maïs donne jusqu'à 800. Un caractère remarquable des campagnes mexicaines, c'est l'absence des habitations isolées et des barrières; à l'époque de la sécheresse et quand la moisson est faite, on se croirait dans un désert. De loin en loin, je rencontre quelques animaux, chevaux et bœufs, broutant le chaume desséché de la moisson dernière. Il n'est pas rare de voir quelques-uns de ces petits vautours noirs et pattus, qu'on nomme zopilotes, perchés philosophiquement sur la croupe, le garot, et jusque sur la tête des paisibles quadrupèdes.

Je ne m'arrêtai pas en route ce jour-là, en dépit de la fièvre qui me reprit, mais moins violemment que la veille; aussi arrivai-je à Silao de bonne heure, la distance à parcourir n'étant que d'une dizaine de lieues. Je